

rbl

la revue
de belles-lettres

2016, 2

un danube poétique

1963, 2016 : deux regards sur Blaga Dimitrova

Julia Kristeva

*1963 : l'engagement singulier de Blaga Dimitrova*¹

J'ai entendu dire que Blaga Dimitrova était un malentendu : une femme, poète de surcroît, et si réfléchie ! Les critiques, qui l'accusent souvent de trop manier « l'abstraction », lui reprochent de « rationaliser ». Cela nous rappelle les reproches formulés par les hommes de lettres français à l'égard des écrivaines françaises : lorsqu'elles créent, prétendent-ils, « elles se maquillent comme des hommes ». En vérité, Blaga Dimitrova n'écrit pas seulement pour les femmes : son œuvre s'adresse à tous. Mais il me semble que ses détracteurs devraient au moins se maquiller comme des femmes, et ce, comme des femmes des années 1960 : peut-être cela les aiderait-il à sentir les frémissements « réfléchis » du monde. Car l'héroïne lyrique de cette poétesse est, aussi grandiloquent que cela puisse paraître, la femme contemporaine, sortie depuis peu de la léthargie, inquiète, à la recherche de l'inconnu et qui se risque dans les territoires vierges de la science, les endroits vierges des cartes, les chemins vierges du cœur. D'où ce mélange entre raison et sentiment ; entre élan frémissant pour être « à l'unisson du monde » et la tremblante descente en soi ; entre rigueur tempérée et discernement imprégné de douceur ; entre amour impétueux qui transforme le cœur en radar et brusque repli dans ce mouvement de réflexion, qui en impose mais sans détruire la magie. Il en résulte une saisissante amplitude : entre émotion et rationalité. Les pulsations poétiques de son tempérament, mais aussi l'urgence historique de l'émancipation des

¹ Cet article de Julia Kristeva a paru dans la revue *Septemvri*, revue littéraire de l'Union des écrivains bulgares, 1963, n° 7, p. 216-224.

femmes, appellent cette dualité. Elle parcourt chacun des livres de Blaga Dimitrova, quelles que soient les incarnations historiques, épreuves de la gloire et insoutenables mortalités, dans lesquelles se projette son héroïne lyrique.

Voir le fleuve, entendre l'eau

Le mariage de la raison avec l'émotion, de l'intellect avec la féminité, confère une saisissante tendresse, fragilité et noblesse, à l'univers singulier de cette poétesse engagée. Ils imprègnent toute la palette de son imaginaire. Ouvrons les yeux sur les fils dont l'auteure a tissé son monde. Dès les premiers pas, une vive lumière nous éblouit. Aérienne mais concentrée, libre et vigilante, ce n'est pas l'ardeur étouffante de l'été, mais un éclat frais du printemps, du levant ou du couchant. Et la sérénité s'empare de nous : souffle léger, brise de montagne. La poétesse n'est peut-être pas une virtuose de la « musique dans les lettres », et il arrive que ses vers boitent en phonétique. Mais nous percevons l'engendrement des sons : froufrou d'ailes, chuchotements tamisés. Nous voyons le fleuve, nous entendons l'eau. Hypnotisée, l'écrivaine joue le jeu du fluide qui s'écoule. Mais cette chair aquatique qui frémit, roule, reflète et fond en illumination, et qui habite la plupart de ses poèmes, n'est pas un entrelacs gratuit ou abstrait. Sa mobilité étincelante résume le tempérament frais et l'esprit inquiet de l'écrivaine, son aspiration – dans laquelle elle voit aussi un devoir – à s'échapper, déborder et rejaillir. Gare à la magie de cette féerie ! Celui qui se laisse ensorceler ne saura déceler – persistante dans l'alchimie – la vague de l'angoisse « *désirée* » et « *chérie* » : celle qui « *lave les rives du monde* », et devant laquelle a pu s'incliner le poète Antokolski, dramatique et dévoué.

Chacun a ses mots préférés : loin de trahir une quelconque pauvreté de langage, ils percent les secrets enfouis dans l'expérience intérieure de l'auteur. En égrenant son verbe, Blaga s'arrête souvent à l'empreinte de ses « *pas* » : délicat vertige des peurs aiguës que véhicule son héroïne, trace furtive de sa vulnérabilité. Tandis que dans le poème « *Au creux de la main* », se blottit le désir d'abri, de calme bonheur, d'intimité. Le « *pas* », le « *creux de la main* » et toujours ses intarissables « *gorgées* » qui s'efforcent d'étancher la soif d'espace et d'action. Ce vivier d'eau, de lumière, de brise fraîche et de pas perdus confère à la poésie de Blaga

Dimitrova son caractère aérien, fluide, subtil. Mesure et modération. Pas de teintes rutilantes, aucune sensation criarde. Sa fraîcheur n'est pas froide, puisqu'elle est animée par le printemps. Des yeux gourmands, ébahis par le monde, nous observent de chaque recoin, à la recherche d'une harmonie rythmée. Dans l'ajustement raisonné de ce monde, mesuré au gramme près et choisi avec délicatesse, nous nous trouvons nous-mêmes. Et sentons la présence de son créateur qui a eu accès à toutes les choses essentielles, comme aux éléments les plus furieux, sans pour autant les déchaîner et sans les attiser, en les anoblissant au contraire. Car l'élan de la poétesse vers l'élévation se mêle à sa clameur pour plus de compassion, d'amitié et d'amour. C'est là que réside son enchantement. Qui explique aussi le paradoxe de Blaga Dimitrova: poétesse du sens civique, mais pas de l'héroïsme (les notes héroïques sonnent faux dans sa voix); de la construction intellectuelle, mais pas de la spéculation (elle n'a pas le goût des systèmes et des généralités); du transport amoureux mais pas de la passion qui consume (elle réussit toujours à rasséréner autrui tout autant que soi-même).

Je dirai d'elle ce qui a été dit d'une autre poétesse: « Elle tient entre ses mains le soleil comme une fleur. »

L'intimité au risque de l'engagement

On retrouve partout le thème principal de son œuvre, que l'on peut résumer comme une aspiration lyrique à l'harmonie. Reliance à l'intérieur de l'humain, et des humains avec le monde. Affiner la richesse que l'on porte en soi, l'élever bien haut et la rendre palpable en la tissant dans l'éthique et la beauté du monde ici-bas. La réconciliation de l'éthique et de l'esthétique rendrait-elle les hommes meilleurs? Ce message se fait sentir dans toute l'œuvre de Blaga Dimitrova: c'est l'œuvre d'une moraliste. Son motif fondamental demeure la recherche d'harmonie: l'homme *et* les gens, l'individuel *et* le commun, le bonheur *et* le devoir, le seuil *et* le monde, le repli dans l'intime *et* le saut dans des latitudes incommensurables. Elle croit dans la possibilité de cet accord et confirme son existence. Le manque d'équilibre, où qu'il se manifeste, la blesse et remplit ses vers d'une mélancolie particulière, caractéristique de Blaga Dimitrova: aussi légère que la rosée de l'été, elle fait ressembler sa poésie à l'aquarelle d'un matin ensoleillé. Sa créativité

poétique recherche l'intégration et non le conflit. Elle n'oppose des éléments que pour en libérer les affinités. Rétive aux ruptures et encline à la communion, l'écrivaine court à l'échec lorsqu'elle tente, avec un pathos antithétique, d'enseigner ses principes moraux (« Envoyé », « Peintre », « Constructeur »). Mais elle y parvient lorsqu'elle dévoile ces mêmes principes dans une histoire de fusion, de proximité et de chaleur (« Mère d'un chef de brigade »). Et comme la chair de ces mots se nourrit d'une sensibilité vigilante ainsi que d'une contemplation raisonnée, c'est l'épique et non le dramatique, ni même le lyrisme, qui prévaut chez Blaga Dimitrova.

Avant tout, et en définitive, ce souffle épique qui traverse l'œuvre de la poétesse, me semble traduire l'aspiration de la femme à l'autonomie et à la réalisation. Le pathos de la libération féminine et son penchant pour la méditation devaient la conduire à sonder des figures majeures de la modernité, tels le héros du Reichstag, Gueorgui Dimitrov² (son homonyme) et la militante antifasciste Liliana Dimitrova³ (une homonyme elle aussi).

Une méditation épique

« Je ne veux pas qu'on me protège de son aile, mais qu'on me donne des ailes./ Ou bien: Ne te laisse pas couvrir sous des ailes, mais déploies tes ailes/Ou encore: Ne t'abrite pas, prends ton envol./ Pas blottie à l'abri d'un dos,/mais épaulée contre le vent déchaîné » (« Désir » – À demain). Pour une femme animée d'un tel désir, l'amour, qui n'a pas de fin, ne peut être une fin. Bien plus qu'un transfert vers l'aimé, l'amour est ce qui permet de vivre et de se réaliser: proximité désirée et lien ultime, il absorbe les êtres pour lesquels et dans lesquels l'écrivaine vit. Elle projette cette conception du lien amoureux en l'attribuant à l'explorateur des étoiles, symbole de l'avenir des humains et de sa propre aspiration à l'élévation morale. [...]

Est-ce possible ? [...]

² Gueorgui Dimitrov (1882-1949), membre de Komintern, accusé d'avoir incendié le Reichstag en 1933, réplique en accusant ses accusateurs. Première riposte virulente contre le nazisme, le procès du Reichstag lui vaut une renommée mondiale. « Il n'y a qu'un seul homme en Allemagne, disait-on, c'est Dimitrov. » Il devient le premier ministre-président de la République populaire bulgare en 1946, qui instaure un pouvoir communiste stalinien.

³ Liliana Dimitrova (1918-1944) fut une militante communiste, résistante antifasciste, qui s'est suicidée pour ne pas tomber dans les mains de la police bulgare sous l'occupation allemande.

Si elle sort d'elle-même, la poétesse risque de perdre l'authenticité de son regard. Si elle s'enferme en soi, elle se sent seule et, livrée au manque, désire de vastes étendues. Douleurs aiguës, drame de la liberté, paradoxe de l'œuvre: « *A-t-on découvert/une célérité en ce monde/ dites-le moi/ pour qu'un instant fugace au moins/elle m'arrache à la solitude/et m'exile de moi-même ?* » (« Envol »). [...] De cette angoisse existentielle Blaga Dimitrova a fait une source et une passion poétique qui va la pousser inlassablement vers des « *hauteurs non conquises* ».

Sofia, 1963

Aragon, comme le « Paysan de Paris », fait de chaque image une provocation stupéfiante. Blaga, ma « paysanne du Danube », arrache à l'âpreté de la langue bulgare un murmure pacifié, insondable légèreté des esprits lucides. Pas de commune mesure entre ces deux alchimistes du verbe, sinon la fascination du communisme, et le désenchantement qui flotte encore sur les remous du célèbre fleuve.

Je suis une « paysanne du Danube » : l'expression péjorative, que vous trouverez dans les dictionnaires sur la Toile, ne m'a pas été épargnée, subrepticement ou ouvertement, bien que, depuis un demi-siècle, l'histoire et mon désir de France aient fait de l'étudiante bulgare une citoyenne française. Aujourd'hui, « le paysan (ou la paysanne) du Danube » n'est plus (ou pas seulement) ce rustre éloquent que célèbre La Fontaine, ni l'animal terre à terre, crédule, sage ou rusé, de Molière, ni même ce Candide, dont la naïve simplicité mettait en relief l'hypocrisie bourgeoise au temps des romantiques. Appréciée ou rejetée, la « poétesse bulgare » choisie par Updike m'a confié la solitude de celles qui « *sont en route* ». Implacable étrangeté qui commence par l'étrangeté à soi-même, puis se poursuit à deux, et ne nous quitte pas, nous les paysannes du Danube : frôlant et franchissant les rivages des sédentarisés, inlassablement reprenant nos « *départs hardis sans expérience/et sans bagages* », « *condamnés/à toujours débiter/jusqu'à la fin* ».

Cette perfide exclusion n'est pas uniquement danubienne, et chacun sait que la majestueuse grandeur du continent européen s'est construite autant par vagues de migrants et d'envahisseurs que par l'art de persifler les intrus, « ses » propres intrus ; avant de culminer en génocide, ou de s'abriter, aujourd'hui encore, derrière des murs de la honte. Certainement. Pourtant, en nous poussant au voyage, l'exclusion consubstantielle aux communautés nous a appris ici – en Europe et par-delà ses crimes – qu'il n'y a pas de rivage enchanté : ni de but ni d'objet *absolus*. De telle sorte que « *la mort aussi sera un commencement/Mais de quoi ?* ».

Écoutez la béance de cette question, que ma douce paysanne du Danube écrit à l'horizon du ciel vide. Elle résume la liberté danubienne : la seule possible, l'extrême. Unique au monde, peut-être.

*

Blaga Dimitrova, dont mon père m'avait fait apprendre par cœur les poèmes, devint ma mère symbolique. Sans que ma mère en prenne ombrage. Elles étaient de la même génération et eurent des destins diamétralement opposés. Ma mère a renoncé à enseigner la biologie pour se consacrer à l'éducation de ses filles; Blaga, entièrement vouée à l'écriture, ne devint que tardivement la mère adoptive d'une fillette vietnamienne qu'elle sortit du napalm américain. Toutes les deux, sans se concerter, m'ont pourtant répété le même dicton qui, en jouant avec la musique du bulgare, résumait leur philosophie de femmes: *Ne zakriljana da si, a okrilena*: «Ne te laisse pas couvrir sous des ailes, mais déploie tes ailes»; en bref: «Ne t'abrite pas, prends ton envol».

En janvier 1989, je l'ai longuement revue lors de la visite de François Mitterrand à Sofia, Blaga faisait partie des dissidents que notre délégation française a rencontrés. En septembre, Blaga pleurait avec moi, ma sœur et maman, quand mon père fut assassiné dans un hôpital bulgare où l'on pratiquait des expérimentations sur les seniors, quelques mois avant la chute du mur de Berlin. Nos amis révoltés nous ont accompagnées au cimetière, avant la crémation imposée par le régime et que mon père, croyant orthodoxe, refusait.

La « fille aux yeux d'or », aimée du poète turc Nazim Hikmet, et dont John Updike, dans sa nouvelle *The Bulgarian poetess*, se souvient qu'elle lui procure mystérieusement un vrai « décollage » (*liftoff*) pendant une brève conversation littéraire publique, fut nommée vice-présidente de la nouvelle République démocratique bulgare après la chute du Mur. L'idéal du « socialisme à visage humain » ne l'avait pas quittée, son élan vital la portait fatalement vers le renouveau. Mais la déception ne s'est pas fait attendre, l'écrivaine n'était pas faite pour les compromissions du pouvoir. Blaga l'abandonna et, sans se plaindre ni critiquer, elle ne partageait, lors de nos rares et courts échanges téléphoniques, que les plaisirs et les tourments de l'écriture et de la maternité.

Même douceur (*blaga* signifie « douce » dans ma langue natale) de la voix aux volutes aquatiques. La colère et la dépression, si explosives pourtant sur les bords insultés du Danube, se résorbaient en une intimité apaisée, au creux de la main et du cœur – orgasme des mots, intelligence, pudeur. Les poèmes que j'avais admirés dans mes jeunes années m'invitèrent à consacrer un de mes rares essais publiés en bulgare à cette « condamnée à toujours débiter ».

Paris, 2016